

*Discours prononcé par le Prof. H. ANTAKI, à Alep, dans la salle Férial, le 21 mai 1950, à l'occasion de la célébration du bicentenaire de la mort de Vén. Abbé Mékhitar.*

Il suffit de parcourir la biographie de l'illustre Mékhitar, fondateur de la Congrégation des Pères Mekhitaristes, dont nous célébrons en ce jour le bicentenaire, pour être frappé par ce que j'appellerai chez lui «la soif du savoir».

Je dirai même qu'on en est d'autant plus frappé que rien, dans le milieu ou l'époque qui ont vu naître Mékhitar — il est né en 1676 à Sivas en Asie-Mineure — rien, dis-je, ne semblait le prédestiner à être ce promoteur de renaissance et de culture dont nous allons faire connaissance. Cette fin de 17<sup>me</sup> siècle, en effet, nous montre un Orient plongé par ses gouvernants eux-mêmes dans l'obscurantisme; l'Empire ottoman qui domine cet Orient ne vit que des guerres, ne possède aucune école publique et, ce qui est pire encore, réprouve officiellement les livres et l'imprimerie comme «inventions infernales des Infidèles» pour employer le mot d'un contemporain : Voltaire.

Eh bien, en dépit de tout cela, Mékhitar se frayera, pour lui-même et pour ses compatriotes, la voie moderne de l'instruction et de la culture.

A peine muni des premiers instruments du travail intellectuel — il a appris à lire, suivant l'usage d'alors, chez le curé de Sivas, puis fait quelques études au couvent de Sainte-Croix, aux environs de la ville, — et l'idée lui vient, à lui jeune homme de seize ans, d'entreprendre à pied un voyage de 650 km., et en pays montagneux, pour se rendre au couvent d'Etchmiadzine, alors comme aujourd'hui important centre religieux et culturel, situé dans l'Arménie du Caucase.

Il y reste deux bons mois, consacrant le plus clair de son temps aux offices religieux et à la lecture des manuscrits du couvent, au point qu'il en repart avec une telle inflammation aux yeux qu'il mettra plusieurs années à en guérir.

Sur le chemin du retour, il rencontre, dans la ville d'Erzérourm, un européen instruit : un missionnaire Jésuite. C'est assez pour qu'il cherche immédiatement à lier amitié avec lui et à profiter de ses lumières. On lui montre un livre imprimé en arménien, œuvre d'un orientaliste de Rome; il n'a de cesse, malgré son ophthalmie, qu'il ne le copie d'un bout à l'autre de sa main. Il apprend que, aux environs d'Erzérourm, le couvent de Bassen possède une bibliothèque; il y court et on l'y voit continuellement occupé à la lecture de quelque livre instructif.

Rentré dans sa ville natale, soutenu toujours par son inlassable volonté de s'instruire, il passe autant de temps à la bibliothèque du couvent de Sainte-Croix que dans la maison paternelle.

Il jubile de joie le jour où on lui propose trois livres imprimés en arménien et amenés par quelque voyageur d'Europe. Il prend sur ses économies pour les acheter. Il les lit et les relit; il finit presque par les savoir par cœur.

Alors mûrit dans son esprit l'idée d'aller lui-même en Europe, dans cette Europe, foyer du savoir religieux et profane. Il n'a pas encore ses 20 ans.

Pour mettre à exécution son projet, au lieu de prendre la voie du nord et de s'embarquer à Istanbul, il juge plus sage et plus sûr d'emprunter la voie du sud par Chypre et l'Italie. C'est précisément ce qui vaut à notre chère ville d'Alep — cependant située à 400 Km au sud de Sivas — de le voir dans ses murs. Durant les trois mois qu'il y passe, il se met en rapport avec tout ce qu'Alep compte alors d'Européens instruits. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de deux jésuites français, les Pères Verzeau et Beauvossier qui, enthousiasmés par son intelligence et sa probité, lui donnent des lettres de recommandation dont j'ai pu lire le texte et qui sont très élogieuses. Il s'embarque bientôt à Alexandrette sur un voilier français. Mais à l'escale de Chypre, il est si gravement atteint de paludisme qu'il ne peut continuer sa route. Force lui est donc de rentrer à Alep où le père Beauvossier le fait soigner par un médecin européen. A peine guéri, il rentre à Sivas où les soins maternels achèvent de le rétablir.

Il s'en retourne alors au couvent de Sainte-Croix, où bientôt sur le conseil de l'évêque-supérieur et par ses soins, il est ordonné prêtre; il a à peine dépassé les 20 ans.

Les cinq ou six années qui suivent nous le montrent, «prédicateur instruit et éloquent» suivant les mots de son biographe; à Istanbul et dans les ports de la Mer Noire, Sinope et Trébizonde. Mais il a beau se multiplier, il sent que, seul, il ne peut mener à bien sa tâche; il songe alors à fonder une société de missionnaires arméniens. Il les veut surtout — comme on le lit dans ses notes — intelligents, instruits et zélés. En conséquence, dans les diverses villes où il s'arrête, il s'attache à allumer dans le cœur des jeunes cette flamme du zèle et du savoir qui l'anime lui-même. Il a bientôt une quinzaine de recrues qu'il réunit dans une maison à Istanbul; là, on prie, on étudie, et, pour gagner son pain quotidien, on fait encore œuvre culturelle: quoi donc? On copie des manuscrits et on s'occupe à les relier artistiquement. Il en sera ainsi tout le long des pérégrinations de la petite communauté, comme nous allons le voir.

Entre temps, un érudit arménien d'Amsterdam, Oskan, réussit à transférer son imprimerie à Istanbul. Le Père Mékhitar y fait immédiatement imprimer en arménien un livre mondialement connu et que le grand Corneille avait traduit en français : *l'Imitation de Jésus-Christ*.

Mais cette vie de recueillement, de labeur et d'étude ne dure pas longtemps. En 1702, de violentes persécutions viennent troubler la paix des chrétiens dans l'Empire Ottoman. Mékhitar se met alors à la recherche d'une terre plus hospitalière pour son œuvre. On lui suggère de se retirer au Liban, mais il finit par se décider pour la Grèce, alors aux mains des Vénitiens, surtout que l'ambassadeur de Venise à Istanbul s'engage à lui fournir toutes les recommandations utiles.

Mékhitar se transfère donc avec ses 16 disciples en Morée, au Sud-Est de la Grèce et s'installe au petit port de Modon sur la Mer Ionienne où les autorités

Vénitiennes lui concèdent un terrain pour la construction d'une église et d'un couvent.

Les Mékhitaristes demeurent là une quinzaine d'années, partageant leur temps entre les devoirs religieux, l'étude des manuscrits et le travail. Toutes les heures de la journée sont réglées; il y en a, entre autres, pour l'étude de la grammaire, comme pour celle des sciences et de la philosophie. Mékhitar donne lui-même l'exemple du travail; il s'occupe à s'instruire et à enseigner; il suit avec une sollicitude paternelle les progrès spirituels et intellectuels de ses disciples; il en envoie même un à Rome, où il le laisse six années durant, afin qu'il puisse se perfectionner dans la connaissance de la langue latine, alors langue culturelle des universités européennes et langue de la documentation chrétienne.

Mais la Providence destinait les Mékhitaristes à de plus grandes choses. Après un tranquille séjour de 13 ans en Grèce, il faut encore se soumettre à un nouvel exode. La guerre éclate entre la Turquie et la République de Venise et les armées turques, en 1715, envahissent la Grèce.

Cette fois-ci, Mékhitar cherche asile pour sa communauté à Venise même, où il compte déjà nombre d'amis, sénateurs vénitiens ou riches négociants arméniens. Après un séjour de deux ans en pleine ville, il obtient du sénat de Venise la cession en location perpétuelle d'une petite île, modeste et calme, située dans la lagune, non loin du Lido, et appelée Saint-Lazare.

A dater de ce moment, cette île, autrefois déserte, devient sous l'impulsion de Mékhitar et de ses fils, un véritable centre de rayonnement intellectuel.

Mékhitar a déjà doublé le cap de la quarantaine, mais il est toujours aussi plein d'ardeur. En dépit de ses soucis d'organisation, d'aménagement, de correspondance (on a gardé de lui 4 gros volumes de lettres), il trouve le temps de visiter Rome, Livourne, Florence où partout les autorités et les colonies arméniennes le reçoivent à bras ouverts. Il trouve encore le temps de donner des cours à Saint-Lazare et de composer des ouvrages, car il tient à ce que ses disciples soient aussi pieux que versés dans les lettres et les sciences. Et l'on garde encore en manuscrits les cours de rhétorique, de mathématiques, de sciences et de philosophie qu'il professait. Pour vous donner une idée, je vous dirai que son cours de mathématiques, qui est de 373 pages écrites de sa main, contient les éléments les plus importants de l'arithmétique, des mathématiques, de la géométrie, de l'astronomie, de la pesanteur, de l'optique et de la musique. Bientôt sa renommée et celle de ses disciples est telle qu'on lui écrit d'Alep, d'Asie Mineure, de Crimée, de Roumanie et de Hongrie pour le consulter ou lui demander des Pères pour l'instruction de la jeunesse.

Sa vaste érudition personnelle lui vaut de grandes amitiés à travers l'Europe. Le célèbre orientaliste d'origine libanaise, Assémani, (Joseph: 1687-1768) alors conservateur de la Bibliothèque Vaticane à Rome, lui rend visite lors de son passage dans cette ville et le consulte sur certains textes arméniens. C'est d'ailleurs sur une suggestion d'Assémani, que le Père Mékhitar fait faire par ses disciples la copie d'un manuscrit arménien fort rare qu'il avait à Venise, et l'offre, riche-

ment relié par les pères, au Pape Clément XI. La Bibliothèque Vaticane conserve encore précieusement cette belle œuvre d'art.

De Paris, Pierre du Four, professeur à la Sorbonne, lui écrit une lettre splendide d'admiration, dans laquelle il le met au courant de ses études d'arménien, à lui et autres arménologues, et lui demande conseil en vue de faire de plus rapides progrès.

Car en matière d'arménien, Mékhitar est devenu une sommité. Il a déjà composé et imprimé une grammaire de l'arménien littéraire et une grammaire de l'arménien parlé, posant ainsi les fondements de l'arménien moderne. Il entreprend dès 1727, avec deux de ces disciples, un véritable travail de bénédictin: un dictionnaire complet de la langue arménienne en 1250 pages sur deux colonnes; vingt ans plus tard, les derniers feuillets de cet ouvrage sortent des presses de Saint-Lazare, lorsque Mékhitar meurt. Car dès 1729, il a déjà réalisé l'un de ses plus grands rêves de sa vie: avoir une imprimerie à Saint-Lazare. Grâce aux libéralités d'un bienfaiteur, il a pu acquérir la vieille imprimerie d'Oskan et l'enrichir.

Ainsi donc, Mékhitar nous apparaît, à travers toute sa vie, non seulement comme un apôtre de la foi chrétienne, mais comme un promoteur d'une renaissance intellectuelle.

Je dis cela, mais je dois y faire une heureuse retouche: Mékhitar n'est pas un intellectuel, c'est en même temps un artiste (comme cela se doit pour un Arménien), c'est un poète à l'âme vibrante. Je voudrais pouvoir relire cette «Berceuse à la Vierge» qu'il a composée à l'âge de 17 ans, vous redire toutes les hymnes sacrées qu'il a composées et que beaucoup d'Arméniens chantent encore aujourd'hui; parfois, paroles et musique sont de lui.

Lorsqu'il construit l'église et le couvent de Saint-Lazare, c'est lui-même qui en établit le plan et l'ornementation. Il fait faire un splendide tableau de Saint Benoît, patron de la Congrégation, par le peintre Emirian de Rome (1741) pour orner l'une des chapelles. Il fait venir un célèbre décorateur vénitien, Zugno, pour peindre les fresques des murs et des plafonds.

\*\*\*

Voilà deux cents ans que Mékhitar n'est plus. Il est en effet décédé en 1749 au Couvent de Saint-Lazare où l'on visite encore pieusement sa tombe. Mais qu'est devenue son œuvre?

Je puis vous dire tout de suite que les Mékhitaristes se sont montrés les dignes fils de leur fondateur et que, comme lui, ils ont été les promoteurs d'une vaste culture.

Pour nous en rendre exactement compte, il faudrait remonter, année par année, les deux siècles qui viennent de s'écouler et revoir dans le détail le travail immense qu'ils ont fourni au service de la culture. Mais je ne puis abuser de votre temps; je me contenterai de vous donner un bref aperçu.

L'IMPRIMERIE de Saint-Lazare a poursuivi son enrichissement; elle peut actuellement imprimer des textes en trente-six langues; elle a même des caractères indous et chinois. J'ai pu parcourir le catalogue des livres imprimés à Saint-Lazare. Il y a là plus de 3.000 titres dont plus d'un en plusieurs volumes: ces œuvres ont répandu largement de part le monde les lumières de la foi, des sciences, des lettres et des arts. Que si un jour vous rendez visite à l'imprimerie de Saint-Lazare, vous pourrez admirer non seulement l'ordre et les machines modernes qui s'y trouvent, mais aussi, suspendus aux murs, tous les diplômes et prix d'honneur que ses impressions et reliures ont obtenus aux expositions internationales de la presse et du livre.

Dans le domaine de la TRADUCTION, le travail des Mékhitaristes a été immense. Ils ont d'une part traduit en arménien tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique et de la littérature moderne, depuis l'Iliade d'Homère et l'Enéide de Virgile, jusqu'aux tragédies de Shakespeare, de Corneille et de Racine, et aux poèmes de Victor Hugo, fournissant ainsi à la jeunesse arménienne de très riches sources d'inspiration et des modèles de goût. Ils ont fait connaître, d'autre part, dans des traductions latines, françaises, anglaises, italiennes, d'importants textes historiques, philosophiques et littéraires qui n'existaient qu'en arménien.

Si maintenant je voulais vous signaler *les œuvres originales* composées par les pères, je ne finirai pas de vous citer des noms. Je me contenterai donc de quelques titres.

La grande épopée de la littérature arménienne «*Haïg*» est l'œuvre du Mékhitariste Pagraouni; le premier Dictionnaire des Sciences et des Arts est d'un autre Mékhitariste: Katchouni; la première Histoire d'Arménie sur documents originaux et qui sert actuellement de source d'information à tous les manuels, a été composée par le Mékhitariste Tchamitchian; le premier théâtre arménien — œuvre et tréteaux — est du Mékhitariste Minassian.

LA BIBLIOTHEQUE du Couvent Saint-Lazare compte actuellement plus de trente mille volumes imprimés et près de 2.000 manuscrits, dont quelques-uns antérieurs au IX<sup>e</sup> siècle. Cette bibliothèque est sans contexte le centre d'arménologie le plus important du monde, car il ne paraît pas un seul livre traitant de l'arménien ou de l'Arménie qu'on ne puisse y consulter.

Cette bibliothèque est d'ailleurs doublée d'une *Académie Arménienne* constituée en 1810 par Décret Impérial de Napoléon I<sup>er</sup>, alors maître de l'Italie. Cette Académie a compté et compte encore parmi ses membres d'éminents orientalistes et des écrivains de toute nationalité, parmi lesquels je relève des noms de poètes tels que l'anglais Byron, de linguistiques et d'historiens tels que les français Sylvestre de Sacy, Victor d'Uruy, Meillet, Diehl, pour ne citer que les plus connus.

Ce n'est pas fini: il y a encore *les Ecoles*. L'on peut dire à ce propos que les Mékhitaristes ont été premiers en Orient à fonder des écoles pour «civils», des écoles qui ne fussent pas des séminaires ecclésiastiques, des écoles dispensant l'instruction et l'éducation à toute la jeunesse et répandant ainsi largement la culture dans le peuple.

Dès 1746, l'Abbé Mékhitar, cédant au désir des colonies arméniennes de la Transylvanie, ouvrait dans ce pays une première école, suivie bientôt de trois autres. Vient ensuite une lignée ininterrompue d'écoles et de collèges que les Mékhitaristes créent à travers le monde: 8 écoles en Turquie entre 1803 et 1912; une école en Perse; 3 collèges en Italie; et notamment celui de Venise, établi dans le cadre artistique du Palais Zénobio, propriété de la Congrégation; un collège à Paris, installé actuellement dans le palais de Madame de Pompadour, acquis par les Pères Mékhitaristes; un collège à Alexandrie d'Égypte; un collège à Alep fondé en 1936 et une école à Bikfaya au Liban, ouverte en 1948.

Et quelle foule innombrable d'esprits cultivés ont reçu leur formation dans ces établissements scolaires! J'y relève les noms de: Varoujian l'un des plus grands poètes lyriques de langue arménienne; Beshiktachlian, auteur dramatique; Mamourian, fondateur du premier journal de langue arménienne; Atamian et Chahine, peintres parisiens. Et des diplomates: Artin Pacha, Directeur général en 1875 de l'Instruction Publique égyptienne et fondateur du Musée du Caire; Melkon Khan, Ministre de l'Intérieur en Perse en 1878; Sazez Pacha, Ministre du Commerce de Turquie en 1908; Sinap Pacha, Ministre de l'Agriculture de Turquie en 1911. Et j'en passe.

\*\*\*

Voilà un bilan succinct de l'œuvre accomplie par Mékhitar et les Mékhitaristes dans le domaine culturel au cours des deux derniers siècles. Comme vous le voyez, cette œuvre a été immensément riche et féconde.

Non seulement elle mérite des célébrations comme celle que nous accomplissons présentement ou comme celle qui se fera cet été à Paris, sous l'égide du Président de la République Française, mais elle est encore digne de voir son souvenir à jamais gravé et dans le cœur du peuple arménien et dans la mémoire de l'humanité éclairée.